

— Y a-t-il une chapelle dans le voisinage ?

— Tout près du bois de Bialobrog.

— A demain !

— J'enlève aujourd'hui mademoiselle de Festenburg, dit Valérien à Weinreb, lorsque celui-ci vint le matin recevoir ses ordres.

— S'il vous arrive malheur, je m'en lave les mains, répondit le Juif.

— Pour une fois, cela ne te fera pas de mal, mais écoute : l'aventure exige que je fasse bonne figure ; une pelisse de zibeline me paraît indispensable à un cavalier qui se respecte.

— Il suffit, vous l'aurez.

— Avec cela, un bonnet cosaque de la même fourrure.

— Après ?...

— Deux bons chevaux, l'un noir pour moi, l'autre blanc...

— Ne pourra-t-il être noir aussi ? s'écria le Juif avec humeur.

— Non, il faut un cheval blanc ; si tu n'en trouves pas, teins ton cheval noir, je t'en laisse libre.

— Un cheval blanc avec une selle de dame sans doute ? soupira Weinreb.

— Cela va sans dire, et tu nous attendras avec les chevaux près de la chapelle, sur la lisière du bois de Bialobrog. Aie soin de faire éclairer cette chapelle.

— Vous voulez vous y marier ?

— Non, c'est seulement pour le décor.

— Vous n'avez rien de plus à me recommander ?

— Rien.

Le Juif respira. En sortant, il se retourna encore une fois : — Ne vous contenteriez-vous pas vraiment d'un cheval noir ?

— Que le diable t'emporte ! j'ai dit un cheval blanc.

— Soit !

Après la leçon et le thé, Valérien ayant quitté Kosciolka, un violent orage éclata dans cet intérieur paisible d'ordinaire. — Cela ne peut durer ainsi, commença madame de Festenburg en se promenant à grands pas par la chambre.

— Qu'est-ce qui ne peut durer ? demanda son mari étonné.

Hélène s'arrêta, la main sur le bouton de la porte.

— Si tu es aveugle, continua la mère s'adressant à M. de Festenburg avec une violence croissante, je vois pour deux, Dieu merci !

— Ceci est vrai, répondit le vieillard, et il bourra flegmatiquement sa pipe.

— Oui, j'ai vu que les choses n'alliaient pas comme il convient entre Hélène et cet Italien.

— Ne fait-elle pas de progrès ? demanda le père en souriant.

— Au contraire, mademoiselle fait des progrès surprenants, ce sont des œillades

échangées, des soupirs, des... en un mot, cet intrigant...

— De grâce, maman, interrompit la jeune fille, ménagez un homme que ses malheurs doivent rendre respectable...

— Respectable, cet aventurier !

— Je ne demande pas mieux que de respecter M. Scarlatti, si c'est de lui qu'il s'agit, dit à son tour M. de Festenburg ; mais je ne me contenterais pas pour gendre d'un inconnu qui n'a ni feu ni lieu.

— Le mieux sera de le congédier politement, dit madame de Festenburg encouragée par l'approbation de son époux, et de marier cette évaporée au plus vite.

— A M. Aloys ? dit Hélène éclatant de rire. Vous vous trompez, chère maman, je ne consentirai jamais à être la femme de ce sournois.

— Aloys est un homme d'honneur, déclara la mère.

— A vos yeux, comme Scarlatti l'est aux miens, vous voyez que nous mesurons très différemment l'honnêteté d'un homme.

— Allons ! allons ! interrompit M. de Festenburg, je suppose que vous avez toutes deux tort et raison... Prenons le juste milieu.

— Qui est ?...

— M. Kochanski...

— Ce don Juan de profession ! s'écria Hélène.

— Qu'en sais-tu ? Il est pour le moins aussi jeune, aussi beau cavalier, aussi honnête homme que ton Italien, et, continua M. de Festenburg en s'adressant à sa femme, pour les qualités d'un bon propriétaire, il vaut bien ton Aloys ; dis donc oui, mon enfant.

— Je dis non ! cria Hélène hors d'elle.

— Non ? répéta le père avec intention pour exciter l'opiniâtreté de cette tête folle.

— Non ! non ! mille fois non !

— Réfléchis à la noble existence que tu mènerais, il est installé comme un sultan, il possède une machine à battre...

Hélène interrompit son père en frappant du pied, se boucha les oreilles avec indignation et prit la fuite. Ses parents continuèrent à se disputer dans le salon, puis dans leur chambre à coucher. Ils étaient au lit que les noms d'Aloys et de Valérien, les épithètes d'hypocrite, de débauché, de valet, de dissipateur et d'imbecile, s'entre-croisaient encore comme autant de bombes.

Pendant ce temps, Hélène achevait ses préparatifs. Un peu avant minuit, elle endossa une grande pelisse et chaussa des bottes fourrées comme en portent les paysannes polonaises, elle prit de l'argent et ses bijoux, laissa sur la table une lettre adressée à ses parents, jeta un regard humide sur le sanctuaire où elle avait rêvé ses rêves d'enfant et où avait grandi cet amour qui l'exilait maintenant de la maison paternelle, puis éteignit la lampe, se glissa dans le corridor et gagna l'escalier. Elle avait le cœur serré, mais résolu. Un

chien aboya, elle le fit taire par des caresses ; le grincement d'une porte... Hélène était dehors. Sans regarder autour d'elle, indifférente aux intempéries de cette nuit d'hiver, elle marcha précipitamment vers la lumière qui, sur la lisière de la forêt, lui montrait le but de sa course, le but de sa vie.

Valérien était arrivé longtemps avant elle au lieu du rendez-vous. Il y trouva toutes choses comme il les avait ordonnées ; sous ses fourrures de zibeline, il avait l'air d'un *voyvode* de la vieille République. Le beau ravisseur renvoya Weinreb, attacha les chevaux à la grille de la chapelle et s'assit sur les marches, au pied d'une croix.

Au coup de minuit, une ombre noire avançant d'un pas élégant et hardi se dessina sur la neige. Valérien courut à sa rencontre, et un long embrasement les réunit. — Me voici, murmura Hélène ; prends-moi, prends-moi pour toujours. — Le jeune homme la souleva de ses bras robustes et la mit en selle. — Tout est bien comme je l'ai toujours rêvé, dit Hélène en extase, la chapelle, le cheval blanc...

Valérien avait enfourché son cheval noir ; tous deux partirent à fond de train, la neige volait autour d'eux, et dans le ciel blanc voguait la pleine lune, éclairant à travers un brouillard argenté cette scène romantique.

Après deux heures d'une course effrénée, les fugitifs s'arrêtèrent devant un groupe de bâtiments que précédait une grande grille, des chiens hurlèrent ; Valérien tira un coup de pistolet qui retentit dans le silence et fit tressaillir Hélène. Bientôt on entendit des pas étouffés par la neige, et un vieillard vêtu de peaux de mouton vint ouvrir, une lanterne à la main. Il ne prononça pas un mot ; Valérien, lui aussi, semblait muet. — Où sommes-nous ? demanda Mlle de Festenburg en regardant autour d'elle tandis que son amant l'a aidait à descendre.

— Un peu de patience, dit Valérien, et toutes les énigmes seront résolues.

Tandis que le vieux domestique emmenait les chevaux, Valérien offrit le bras à Hélène pour la conduire par un large escalier couvert de tapis, à travers des galeries ornées de fleurs, dans un boudoir meublé avec goût.

— Dites-moi où nous sommes, répéta Hélène, qui se croyait le jouet d'un songe.

Valérien jeta sa pelisse et son bonnet,aida ensuite mademoiselle de Festenburg à se débarrasser elle-même de ses fourrures, puis l'invita d'un geste à s'asseoir. Il

THE WINGATE CHEMICAL CO., LTD.,  
Montréal.

Cher Monsieur,

Votre *Poudre pour les Pieds* est bien bonne pour les Cors Mous ; je certifie qu'elle m'a fait beaucoup de bien.

Votre reconnaissante,

MME VVE THOS. TREMBLAY,  
St-Hugues, Que.